

« La Quatrième ligne »

Catalogue de l'exposition à la galerie Fiat & Dhoye

Paris, septembre-octobre 1990

I

Il y eu, naguère, Vélasquez au Brésil, une petite fille énigmatique,
l'horizon, la mer, le songe d'une vacuité active, et des feux allumés au désert.

Il y eut aussi un « Trappeur des Salines », une valise à NewYork,
et ce *Laboratoire d'attente* qui allait ouvrir, ouvrir.

Sur des châteaux vides, des visites envahies, des perspectives minées,
des machines à écrire.

Grottes minéralisées sous la pression de la pensée, obliques trouées de lumière,
rayonnements, diffusions, osmose : tels étaient les univers mouvants qui s'imposaient
alors.

Déjà leur apparente netteté tourbillonnait sous cape, laissant présager
le fluide avec le trait, le lâcher tout derrière l'image, et leurs géométries en appelaient
aux secrets de la grand'houle.

II

Voici, à présent, un homme que continuent de dévorer la lumière,
de hanter les ténèbres, et qui voit à la face des êtres une fourche de foudre.

En T, ou en Y, cette fourche est majuscule. Elle surgit des visages comme si, à partir
d'elle, la matière et l'espace s'offraient au déploiement d'un nouveau monde amoureux.

Mais qu'est-ce que cet arc bifide ?

Une baguette de sourcier pour piéger la lumière, pour en capter la source
– toute intérieure cette fois, et no plus, comme au temps des cavernes et des corridors,
fusant du visible vers l'opacité ?

III

Quelle lumière convoque-t-on, celle du soleil ou celle qui la perçoit ?
celle qui donne à voir ou celle qui voit ?

Voici des visages, des corps, le corps du monde et celui de la peinture, de ses *fluides*.

Il y a les trois dimensions, les trois lignes éblouissantes, irradiant de l'arête nasale jusqu'au-dessus de l'arcade sourcilière, ou, plus rarement, du pubis jusqu'aux bras en croix, qui traversent l'image « réelle » pour en situer le *la*, le signe énergétique.

Tout porte à croire, ici, à une trilogie de l'incarnation. Erreur : ces trois lignes de force en dissimulent une quatrième. Toute triade, essentiellement, est une quaternité masquée. Celle-ci n'échappe pas à la génétique de ses propres géomancies, de ses phantasmes scientifiques, de ses nécessaires ordinations.

Le signe de foudre appelle et piège. Il crée un lien aussi fertile qu'invisible. La quatrième ligne se constitue dans la trajectoire du regard posé sur cette majuscule de lumière.

Interférence vive, et jusqu'au centre impalpable de l'arc.

Du regard peint à celui qui scrute, comme pour faire toucher à... *cequivoit*, que tout regardeur porte en lui sans jamais le voir, pas plus qu'il ne voit son visage quand il observe celui que lui présente le tableau. L'œil ne voit pas l'œil, mais la présence parfois devine la présence.

IV

Profondeur de la quatrième ligne, immatérielle et impérieuse, qui lance le pont le plus risqué entre la vue et la vision, juste au-dessus de l'abîme du visible.

Et si tous ces visages étaient au corps de la peinture
ce que les fluides du monde sont aux desseins des êtres ?

Peinture de transes, ou plutôt de transit.

De l'ombre portée à l'éclair montant.

De l'image à la voix.

De l'inlassable à l'inconnu.

Du surgissement des formes à l'intuition du vide.

Jusqu'à ce point d'incandescence où se révèle le libre jeu d'une géomancie sans support préconçu, que l'on appelle habituellement peinture en n'y voyant qu'un geste parmi d'autres, réputés artistiques, qui versent si souvent dans l'indigente mimique des possibilités narratives.

Ici, c'est de regard qu'il s'agit.

De regard habité.

De coups de sonde à travers l'insensible.

De coups de dés roulés sous la coupe de l'œil.

De voyage vers le moyeu de la roue.

Ah, j'oubliais : l'homme qui peint de la sorte se nomme Antoni Taulé.

Il est en marche pour une région proche et lointaine.

Une cosmologie d'effaçantes apparitions l'attend.

Des sciences le travaillent.

Une intensité l'explore.

Il avance vers leur sens.

Ce n'est vraiment plus la première fois qu'il peint, mais, pour la première fois, il peint.